

LES VOYAGES DE JUPITER



LES VOYAGES DE JUPITER

*Quatre ans à travers le monde
(1973-1977)*

Ted Simon

INTERfolio



TABLE

Prologue de l'auteur	11
Jupiter	17
Mars fait des siennes	35
Afrique	67
Tomber, se relever	153
Amérique	287
Australie et malaisie	465
Inde	507
La prophétie accomplie	571



1973-74

Grande-Bretagne, France, Italie, Sicile, Tunisie, Lybie, Egypte,
Soudan, Ethiopie, Kenya, Tanzanie, Zambie, Botswana, Rhodésie,
Afrique du Sud, Mozambique, Brésil, Argentine

1974-75

Chili, Argentine, Bolivie, Pérou, Equateur, Colombie, Panama,
Costa-Rica, Nicaragua, Honduras, Guatemala, Mexique,
Etats-Unis

1975-76

Hawaii, Fidji, Nouvelle-Zélande, Australie, Singapour, Malaisie,
Thaïlande, Inde, Sri Lanka

1976-77

Inde, Népal, Inde, Pakistan, Afghanistan, Iran, Turquie, Grèce,
Yougoslavie, Autriche, Allemagne de l'Ouest, Suisse, France,
Grande-Bretagne

Comment se prépare-t-on pour l'inconnu ?

Je voulais être aussi autosuffisant que possible et je pensais avoir une petite idée de ce que je trouverais. Durant des mois je me suis cassé la tête à essayer d'imaginer quels seraient mes besoins dans la jungle, dans le désert ou au sommet d'une montagne. C'est avec beaucoup d'application que j'ai rassemblé des milliers de petits objets, depuis les allumettes anti-orage jusqu'au kit contre les morsures de serpents. La plupart d'entre eux se sont avérés assez utiles. D'autres furent, simplement, absurdes. Cependant, tout ce matériel a pu se ranger en cas de besoin au cours du voyage. Tout ce que l'on voit sur cette photographie, je l'ai emporté avec moi quand je suis parti de Londres, excepté les pneus... parce qu'ils étaient montés sur les roues. Et le parapluie ? C'était le réflecteur du photographe mais, finalement, je m'en suis procuré un et, à mon grand étonnement, il s'est révélé être très utile. Je l'ai fixé d'un côté de la moto sur la valise droite. Sur le côté gauche j'avais une épée, mais ça c'est une autre histoire...





ROLOGUE DE L'AUTEUR

PLUS ÇA CHANGE...! Il existe des choses qui changent et d'autres qui perdurent. Voilà presque quarante ans que mon voyage est terminé et, depuis, on dirait que le monde a tellement changé qu'il en est méconnaissable. Cependant, en relisant ces pages, je me rends compte que, si je devais refaire le même voyage aujourd'hui, tout ce qui m'est arrivé à cette époque-là pourrait de nouveau m'arriver maintenant.

Cette fois-ci on ne me mettrait probablement pas en prison au Brésil, mais en revanche, ce serait fort possible en Iran. Si au Chili, ils ont vraisemblablement cessé de tirer sur les gens dans la rue, en revanche j'ai entendu dire qu'en Afghanistan des hommes armés agissaient en toute impunité. Je ne traverserais sans doute aucun pays en pleine révolution comme le Mozambique ou le Pérou, mais il reste de nombreuses zones instables dans le monde. La route de Nullarbor est sûrement goudronnée maintenant mais je parie que les pistes

en terre qui traversent le Soudan sont encore pires qu'à l'époque. Les plus grands problèmes auxquels était confronté le monde, c'étaient... la pauvreté, le terrorisme et la pollution.

Tout comme cela se produit avec les réussites personnelles et les malheurs, les étonnements et les enthousiasmes, les moments de peur et de désespoir qui font partie de la vie humaine et ne changent jamais, tout cela continue à briller dans le présent de leur propre lumière comme c'était nouveau, différent et émouvant.

C'est certainement pour cette raison que ce livre a survécu aux caprices des modes du monde de l'édition. La plupart des gens m'ont dit que le livre donne l'impression d'avoir été écrit hier. Les lecteurs fidèles (et je veux ici les saluer tous) qui ont acheté et lu *Les Voyages de Jupiter* il y a trente-cinq ans, lors de sa première publication en français, s'en souviennent et continuent à le faire vivre, même si les libraires et les éditeurs l'ont retiré de leurs rayons et de leurs éventuels projets. On en parlait, on le recommandait, on le demandait chez les bouquinistes, on l'a cherché et trouvé en Grande-Bretagne et au Canada, où il est publié depuis 1980 sans interruption... Près d'un million de personnes ont dû le lire. Et toutes ces recherches ont promu *Les Voyages de Jupiter* au statut de livre culte.

Ce n'est pas un conte du genre « il était une fois un motard... » même si je l'étais lorsque je suis parti. C'est une histoire de voyage et d'aventure dans toutes les dimensions possibles et la plupart de ceux qui ont fait le tour du monde après l'avoir lu n'avaient même pas envisagé de monter un jour sur une moto.

J'ai reçu des lettres de gens de toutes sortes et de tous les milieux, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des sédentaires et des nomades. Nombreux sont ceux qui ont décidé de prendre la route et de suivre ma voie. Parfois, dans leur périple à travers le monde, ils sont venus jusque chez moi pour me raconter combien l'Afrique ou l'Amérique latine avaient changé. Certains (je dirais même un bon nombre) m'ont dit que le livre avait transformé leurs vies. C'est donc, en réponse à toutes ces lettres, à mon affection pour ce livre et à l'initiative de cette maison d'édition, que nous publions cette nouvelle édition des *Voyages de Jupiter*. Et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il parvienne au plus grand nombre de personnes possible.

Malgré les merveilles de la technologie et de la communication, notre planète a toujours la même taille et, dans un endroit quelconque, quelque part à la surface de cette terre pleine de couleur, il continue d'arriver des choses fascinantes et imprévisibles, et il en a toujours été ainsi. Internet (moi aussi j'ai fini par succomber) est un moyen extraordinaire pour partager un certain type d'information même si les réseaux ont beau avoir changé notre existence, il ne pourra jamais se substituer au contact humain. Le danger par ailleurs, c'est qu'il peut être à l'origine d'une fuite de la réalité chez l'individu qui risque de devenir paranoïaque. La technologie moderne a fait irruption dans la culture et peut nous écarter de ce qui est vraiment important. Comme les animaux humains que nous sommes, nous avons besoin de parcourir le monde et de le ressentir, de le

respirer, de penser comme lui, de savoir qu'il est bon et de nous sentir libres.

Ce livre a été pour moi une grande source de joies. Aujourd'hui encore je me souviens parfaitement comment je me suis senti en arrivant au terme de mon voyage : ce fut l'aboutissement de toute ma vie. Tout ce qui m'est arrivé par la suite aurait pu être une déception, mais le succès du livre et sa capacité à inspirer d'autres personnes ont fait que le reste de ma vie sera toujours une partie de ce voyage.


Un livre ne pouvait réunir qu'une toute petite partie des expériences de ces quatre années. Bien des aspects de ce voyage sont encore dans l'encrier. Le Swaziland, l'Argentine, le Chili, la Thaïlande, l'Assam, le Népal... ont été des lieux riches en personnages et expériences inoubliables. Depuis ces jours incroyablement riches j'ai vécu de nombreuses aventures et la meilleure de toutes, c'est que j'ai un fils merveilleux qui est sur le point de s'embarquer pour ses propres aventures. Mes autres livres, *Riding High*, *The Gypsy in me*, *Dreaming of Jupiter...* seront bientôt disponible en version française. Et, même si ces livres sont issus d'expériences nombreuses et diverses, je crois deviner que ceux qui apprécieront *Les Voyages de Jupiter* prendront autant de plaisir à lire mes autres livres.

Ted Simon
Covelo, 2016

INCIPIT · LIBER



JUPITER



D'APRÈS MES CALCULS, je devais être à quinze kilomètres de Gaya lorsque le réservoir de secours se trouva lui aussi à sec et que le moteur s'éteignit après un dernier hoquet. Cela n'avait rien de très agréable car il me faudrait y passer la nuit, et j'avais lu quelque part que Gaya était la ville la plus sale de toute l'Inde.

Je laissai la moto quitter la route asphaltée et rouler sur l'herbe jusqu'à un arbre ombré. Le tronc en était puissant et tortueux, avec des racines proéminentes et une écorce grise et écailleuse. Des bouquets retombants de petites feuilles sèches produisaient une ombre appréciable. Je n'arrive pas à me souvenir de son nom mais c'est un arbre très courant en Inde.

Je fourrai mes gants dans mon casque et, debout près de la moto, contemplai la route campagnarde et le champ de blé vert en me demandant qui allait bien m'aider cette fois-ci et à quoi cela me mènerait. Le secours viendrait, je n'en doutais pas, et avec lui quelque nouveau rebondissement dans mes tribulations. Il m'avait fallu des années pour acquérir une telle confiance, une telle sérénité et, afin de meubler mon attente, je m'accordai de goûter pleinement cette certitude.

Mes pensées survolèrent les années et les kilomètres du périple, faisant renaître la peur qui, au fil du chemin, tour à tour avait fait son apparition et s'était évanouie, et je tentai de tout réunir dans ma main pour me rassurer sur le fait qu'il y avait bien eu un commencement à tout cela. Sans commencement, comment pourrait-il y avoir une fin ? De temps en temps, et plus souvent à présent, je sentais la fatigue m'envahir les os, décolorer les rétines et soulever une brume à l'horizon de mon esprit. Bientôt, il faudrait que cela s'achève. Beaucoup d'hommes marchaient le long de la route. La plupart portaient d'amples vêtements de coton, qui avaient été blancs mais que le sol rougeâtre du Bihar avait complètement teints. La lumière du soleil était douce, et les gens défilaient sous les arbres comme des ombres blêmes n'occupant aucune place dans l'espace.

Quelques véhicules à moteur passaient sur la route. Des hommes roulaient à bicyclette, d'autres conduisaient des chars à bœufs ou des carrioles. On voyait également quelques pousse-pousse à moteur tout pétaradants, sortes de scooters à trois roues dotés d'une cabine pour les passagers. Il y avait de grandes chances pour qu'ils n'aient pas d'essence de secours.

Dans l'État du Bihar, vous pouvez faire trois ou quatre repas pour le prix d'un seul litre d'essence.

Un taxi bondé venait dans ma direction. Le chauffeur était crispé sur le volant et sa figure au teint foncé s'écrasait contre le pare-brise. Les roues sautaient sur les bosses et le taxi cahotait en tous sens sur les vagues de goudron comme s'il cherchait à leur échapper, guidé vers sa destination par les seules prières des personnes transportées.

Plusieurs hommes s'étaient déjà arrêtés pour m'observer, avant de reprendre leur route à contrecœur, mais il en arriva un qui parlait un peu anglais. Sa physionomie et la couleur de sa peau indiquaient qu'il s'agissait d'un brahmane, bien que sa corde nouée, s'il en portait une, fût dissimulée sous son fichu et sa chemise. Il me dit tout de go qu'il était très pauvre. En guise de réponse, je lui expliquai que je n'avais plus d'essence.

« Le village est là, dit-il, tout près. »

Il arrêta un autre homme qui arrivait tout doucement sur une bicyclette avec un sac à provisions accroché au guidon, et lui parla en hindî.

« Il dit qu'ils auront de l'essence. C'est à trois kilomètres. Tout près. »

Je le remerciai et attendis. J'étais persuadé qu'il n'y aurait pas d'essence au village mais je ne pouvais tout de même pas le lui dire. Ils reprirent leur conversation en hindî.

« Cet homme va y aller sur sa bicyclette. Combien d'essence désires-tu ? »

Je n'avais pas l'impression que l'autre se fût porté volontaire mais il paraissait accepter aveuglément l'autorité du brahmane.

L'Inde est inconcevable sans ses arbres. Le neem, le figuier sacré, le tamarin... se dressent majestueux tout au long du chemin comme de gigantesques témoins d'autres époques. Par leur présence ils transforment tout : ils encadrent le paysage, lui donnent de la profondeur, de la variété et de la fraîcheur, ils nous offrent leur refuge d'un vert brillant sous le soleil et forment des bassins d'ombres dispersées où les gens et les animaux peuvent se sentir en paix.



« C'est magnifique, dis-je. J'aurais besoin d'un litre. »
Et je commençai de fouiller dans mes poches.

« Pas la peine, monsieur. Tu paieras après. Il va y aller tout de suite. »



La prophétie du brahmane s'accomplit sur-le-champ. L'autre fit demi-tour avec sa bicyclette et s'éloigna. C'est alors que le brahmane me fit de nouveau remarquer d'un air très dégagé qu'il était très pauvre, ajoutant cette fois-

ci que j'étais riche. Je sentais qu'il m'amenait à une forme de dialogue où, en conclusion, sans même qu'il ait eu à le souhaiter, je lui ferais don de toute ma fortune et repartirais à pied. C'était peut-être déjà arrivé dans une ancienne légende indienne, mais je n'étais pas le Guerrier pour qui il me prenait et lui-même ne correspondait pas vraiment à l'image que je me faisais du Sage, même s'il se dégageait de lui une certaine espièglerie.

Je me retirai poliment de la conversation et allai m'asseoir au pied de l'arbre pour écrire et jouir de l'après-midi. On était en février. La lumière était encore douce et dorée, il régnait une véritable paix, une sorte de détachement que je n'avais pu trouver que rarement dans les lieux publics de l'Inde. Le moment me paraissait idéal pour coucher sur le papier tout ce qui s'était accumulé dans ma tête depuis l'instant où, quatre jours plus tôt, j'avais commis ma plus lourde méprise.

En trois années de pérégrinations, je n'avais jamais fait une telle erreur. J'avais entrepris de me rendre de Darjeeling à Calcutta, ce qui représente un long trajet pour une seule journée, mais la route était meilleure que la plupart des autres voies de l'Inde. Elle suit la frontière du Bangladesh, ainsi que le Gange sur une certaine longueur. Il s'était passé que, au moment de rencontrer le Gange, je m'étais engagé sur la route qui part en amont vers Patna et Bénarès. Je ne me souviens pas, toutefois, d'avoir eu à choisir. J'avais suivi le fleuve sacré, persuadé qu'il devait couler à ma droite mais ignorant du fait que je l'avais franchi dans une confusion de ponts et de torrents et que je me trouvais à présent sur la rive

occidentale au lieu de l'orientale. Lorsque je m'étais aperçu de ma bévue, j'avais déjà parcouru deux cent cinquante kilomètres dans la direction contraire à celle de Calcutta, et cela représentait une distance suffisamment longue pour modifier mon existence.

Comment avais-je pu ne pas remarquer le côté où le soleil se couchait, ni le sens dans lequel coulait le fleuve ? Ni même que j'étais entré au Bihar en venant du Bengale occidental ? Je me flattais que ce genre d'observations fût devenu pour moi comme une seconde nature. Pourquoi n'avait-elle pas joué en l'occurrence ?

Cette énorme modification de l'itinéraire prévu m'avait conduit tout droit vers le cœur et l'âme de l'Inde, le berceau du bouddhisme et les lieux les plus sacrés de l'hindouisme. A bien y penser, mes raisons d'aller à Calcutta me semblaient triviales, banales, même si, dans l'état de fatigue et de confusion où je me trouvais, elles me paraissaient toujours opportunes. Et puis, avec une certaine tristesse dans les premiers temps, je les avais abandonnées pour accepter totalement cet étrange caprice du destin. Il m'avait permis de vivre des expériences remarquables, la dernière étant de dériver en planeur au-dessus de Patna dans un courant d'air chaud, au milieu d'une harde de gros oiseaux de proie à l'air féroce.

Le récit de mes aventures prit un certain temps, mais j'avais toujours l'impression plaisante que, bientôt, j'allais vivre un événement inévitable. Mon brahmane s'était éloigné, fatigué de raconter qui j'étais à tous les passants. Son émissaire n'était pas revenu du village. Je me relevai et, pour faire quelque chose, j'adressai des signes à une voiture qui

venait dans ma direction. Il s'agissait d'une limousine rutilante conduite par un chauffeur. Deux grosses femmes affalées à l'arrière me considérèrent avec amusement tandis que le chauffeur se mit à ne voir plus que la route et accéléra en passant devant moi. Au même instant, un camion venant de Gaya apparut en face d'eux. Il se déporta en plein milieu de la route et la voiture se trouva projetée dans le bas-côté au milieu d'un concert de cris de terreur. Le camionneur me sourit en levant le pouce et je lui rendis son sourire.

Quelques minutes plus tard, deux hommes montés sur une Enfield me dépassèrent puis à pied rebroussèrent chemin vers moi.

Le pilote aurait préféré continuer mais le passager avait insisté pour qu'ils s'arrêtent, et il se révéla plus tard être le propriétaire de la machine. C'était un jeune homme très trapu et de petite taille, en dépit des escarpins à talons hauts qu'il portait. Il était vêtu d'un pantalon moulant à pattes, d'un gilet jaune brodé et d'un turban magenta semblable à ceux qu'arborent les membres des castes Rajput ou Kshatrya. De son visage barbu se dégageait une expression de solennité presque insupportable, et il ressemblait à un petit garçon qui s'efforce de demeurer digne à un enterrement. Je crus tout d'abord qu'il était en proie à une profonde tristesse mais son expression resta toujours la même. Il se rendait en fait à la cérémonie de mariage de son frère, occasion de grande liesse.

Mon problème se trouva finalement résolu. Plusieurs personnes y contribuèrent, y compris un ancien vice-chancelier de l'Université de Mahadh, dans le réservoir duquel nous

pompâmes le litre nécessaire, et tout le monde s'en déclara très satisfait. Le cycliste revenu du village sans essence se mit à sourire en nous voyant tous à l'ouvrage. Il n'accepta rien pour sa peine qu'une sincère poignée de main. Le vice-chancelier repartit pour Gaya après m'avoir invité à passer un jour prendre le thé chez lui. Puis je repartis à mon tour, sous bonne escorte, invité à un mariage Rajput.



On fit entrer les danseuses.

Elles étaient deux, mais une seule dansait tandis que l'autre demeurait assise entre le violoniste et le joueur de tabla.

Nous étions plusieurs centaines d'hommes, installés sur des draps de coton blanc très épais qui couvraient une surface de six mètres sur douze environ. Le jour était tombé et le ciel voilé par un grand vélum multicolore qu'éclairaient des tubes fluorescents. La plupart des hommes portaient un costume mais seuls les plus âgés avaient gardé leur veste. Naturellement, nous avons tous ôté nos chaussures, qui se trouvaient rangées sur le périmètre de la tente. D'un air sombre, mon ami, dont le nom était Raj, me conseilla de prendre garde à mes affaires. Et il ajouta que quatre paires de chaussures et deux valises avaient déjà disparu.

L'air, parfumé par les bâtonnets d'encens qui se consumaient devant le fiancé se trouvait à cette température idéale où ma peau exulte. Celui-ci reposait sur une couche chargée de coussins et de couvertures, avec son grand-père paternel d'un côté et le pandit¹ de l'autre, tous deux alertes et très raides, coiffés d'un turban jaune vif. Le fiancé paraissait très lointain et ses yeux étaient à peine entrouverts. « Il a festoyé pendant deux jours, me confia Raj à l'oreille, il ne recommencera à manger que le lendemain du mariage. »

Deux fusils étaient posés devant lui sur des coussins, le canon dirigé au-dessus de nous. Ils devaient faire feu à certains moments bien précis, dans le but d'effrayer les tribus hostiles, car les Rajput constituent une caste de guerriers.

La principale danseuse occupa la piste la majeure partie du temps. C'était celle que je préférais, bien que son physique fût loin de correspondre à mon idéal. Ses bras et ses épaules, impeccables, se mouvaient avec une grâce certaine et son visage plein était assez joli. Son corps était serré dans un corsage et un sari, mais elle exhibait avec fierté une panse agile et énorme qui paraissait curieusement bien plus âgée qu'elle-même. Je me surpris à l'observer longuement, étonné par les libertés qu'elle prenait, mais le charme qu'exerçait son ventre ne m'empêcha pas de remarquer son visage. En véritable artiste, elle s'était donné une expression de mépris si total pour les hommes que j'aurais sans aucun doute blêmi sous

¹ Un Pandit est un érudit, un maître, et, plus particulièrement, un expert en sanscrit hindou, un spécialiste de la loi, de la religion, de la musique ou de la philosophie. Ils sont recrutés pour chanter lors des événements publics et privés.

son regard si j'avais dû me trouver seul dans une pièce avec elle. Et, tout aussi sûrement, je serais tombé dans la plus grande félicité si son œil s'était brusquement adouci pour moi.

La raison devait en résider dans d'amères expériences personnelles.

« Vous savez, ce sont des prostituées », murmura Raj, d'un air lourd de sens, et je compris que ce devait être la caractéristique de cette fille.

La danse elle-même était étrange, fragmentaire, et tout d'abord je la trouvai assez peu intéressante, à peine digne des billets de dix roupies qu'elle tirait du public pour les passer ensuite au joueur de tabla. Dressée, frappant le sol de son pied teint au henné et secouant les grelots de sa cheville, se balançant en mesure, elle donnait ensuite à son corps une certaine posture parmi tant d'autres : une hanche et une épaule en avant, par exemple, les jambes légèrement fléchies et la tête inclinée de côté. Elle saisissait alors une phrase musicale particulière puis avançait en traînant les pieds sur le tapis de sol, remuant tout ce qui devait l'être – y compris le ventre, non dépourvu d'une certaine harmonie – pendant six pas seulement, avant de se redresser et de laisser ses bras tomber le long de son corps pour nous balayer du regard, avec à la bouche une moue formidable qui voulait dire : « Et voilà, tas de salauds. »

Au cours de ces six pas, elle disait tout ce qu'il y avait à dire sur les hommes et les femmes. La plupart du temps, elle se contentait de se trémousser et de chanter en faisant onduler de façon purement mécanique ses longs bras flexibles, sans s'efforcer le moins du monde de mettre du sens ou du senti-

ment dans sa chanson. Les hommes lui criaient des insultes, les anciens critiquaient sévèrement sa cupidité ou lui ordonnaient de modifier son attitude. Elle faisait toujours ce qu'on lui demandait mais son air de mépris était toujours le plus fort. Et je me surpris moi-même à désirer revoir, rien qu'une fois, ces six pas pleins de dérision.

Quand elle s'arrêtait pour se reposer et que venait la relève, et quand je n'étais pas moi-même accablé de questions par les autres invités qui voulaient connaître les détails les plus intimes de mon existence, je cherchais du regard le père du fiancé. Il portait lui aussi un turban jaune éclatant mais se trouvait assis parmi la foule. Rasé de frais et moins solennel que Raj, il gardait néanmoins une attitude imperturbable et son sourire était contrôlé et distant. Je l'observais parce que j'avais commencé à me demander s'il n'était pas la raison pour laquelle j'avais suivi des chemins aussi imprévus au cours des journées précédentes. Une des premières choses que Raj m'avait dites au sujet de sa famille, alors que nous nous étions arrêtés pour boire une bière avant de nous rendre au mariage, était que son père possédait de grands pouvoirs. C'était un voyant, un devin, qui pouvait lire dans l'âme et la destinée de l'homme.

« Il prendra votre main et vous parlera de vous. Il l'a déjà fait pour nombre de gens. C'est extrêmement important. Il le fera pour vous. » Cette idée rendait Raj à la fois excité et morose.

– C'est de la chiromancie, dis-je.

– Non, non, ce n'est pas de la chiromancie. Vous verrez. »

Et il me demanda à plusieurs reprises, après qu'il m'eut présenté à son père :

« Est-ce que mon père vous a déjà dit quelque chose ? »

Non, il avait souhaité attendre le moment propice ; et puisque j'étais devenu à leurs yeux un invité de marque qui leur avait été adressé, puisque mon destin et lui-même avaient tous deux une réputation à tenir, j'imaginai qu'il devait me regarder de temps à autre lorsque moi-même ne le regardais pas.

Bien après minuit, quand le flot des billets de dix roupies se fut tari et que les danseuses eurent disparu, nous nous allongeâmes tous sur le sol pour dormir, nos sacs coincés sous nos têtes. Dans la maison de la fiancée, corps de ferme situé à trois cents mètres de là, se déroulaient d'autres festivités ; les haut-parleurs furent débranchés et la dernière chanson populaire hindî s'éleva vers la lune au-dessus des grandes plaines lumineuses du nord de l'Inde. Dans la tente, les lumières s'éteignirent mais le rideau coloré qui couvrait toute une façade de la maison de la fiancée, du sol jusqu'au toit, continua de resplendir, du moins jusqu'à ce que je parvinsse à m'endormir.

Le lendemain matin, après nous être tous retrouvés dans l'endroit approprié, lavés à la pompe et restaurés, le fiancé et sa promise furent enfin réunis. Conduits dans une petite cour entourée d'un portique, qui constituait le cœur de la maison familiale de la fiancée, ils s'assirent sur des cousins avec, entre eux, le pandit de la jeune fille et, de l'autre côté de celle-ci, le pandit du jeune homme. Tous ceux d'en-

tre nous qui le purent se poussèrent dans l'espace restant. A mon grand étonnement, et à mon grand plaisir, la principale danseuse se trouvait présente avec ses musiciens. La fiancée était dissimulée sous des voiles, des fleurs et un scintillant sari de noces. Le fiancé portait un chapeau de papier d'où pendait un ensemble hétéroclite d'objets clinquants. Tous les objets qui se balançaient devant sa figure parvenaient à le dissimuler, et à mes yeux d'Occidental, il se trouvait à mi-chemin entre l'arbre de Noël et le Martien de pacotille.

Le pandit de la fiancée tenait quelques feuilles de papier arrachées à un cahier, couvertes de textes sacrés, qu'il débitait d'une voix éraillée, s'arrêtant fréquemment pour déchiffrer un mot illisible ou demander conseil à l'autre pandit. Pendant ce temps, la danseuse et les musiciens chantèrent et jouèrent les mêmes chansons lascives que la nuit précédente, et les gens se mirent à bavarder tout haut pour tenter de se faire comprendre de leurs interlocuteurs. Le fiancé avait, lui aussi, quelques gestes à accomplir à certains moments précis de la cérémonie, comme, à l'aide d'une feuille roulée, verser le lait d'une cruche sur une bouse de vache fumante. A un moment, même s'il ne devait pas voir grand-chose le reste du temps, il dut faire cela avec un voile tendu devant le visage. Son épreuve devait être affreuse. A moitié mort de faim, étouffé sous trop de vêtements, aveuglé et assourdi par un invraisemblable tumulte, il lui fallait se plier de surcroît à un symbolisme compliqué, et je me demandais si une partie de lui-même demeurerait assez sereine pour dégager le sens de tous ces rites. La cérémonie me faisait l'impression d'avoir été imaginée par les femmes pour se venger de l'insupporta-